

Recherches sociographiques



Jean-Philippe WARREN (dir.), *Une histoire des sexualités au Québec au XX^e siècle*, Montréal, vlb éditeur, 2012, 288 p.

Michel Dorais

Volume 53, numéro 3, septembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013508ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013508ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, M. (2012). Compte rendu de [Jean-Philippe WARREN (dir.), *Une histoire des sexualités au Québec au XX^e siècle*, Montréal, vlb éditeur, 2012, 288 p.] *Recherches sociographiques*, 53 (3), 704–705. <https://doi.org/10.7202/1013508ar>

il permet de comprendre la perception des temporalités chez les personnes atteintes de maladies graves. Le deuxième texte sur la dimension temporelle du médicament détonne par son objet et sa méthodologie. Il porte davantage sur les représentations sociales du médicament ; le rapport à la temporalité est un aspect très secondaire de l'analyse. Le texte de Laurence Chartron termine la section et le livre par un programme de recherche problématisé autour de la notion de temps biosocial, c'est-à-dire les rapports du corps biologique – et sa dynamique temporelle – aux autres temps sociaux. Cet agenda de recherche semble fort prometteur, il aurait toutefois été intéressant de l'exemplifier à l'aide de certaines recherches présentées dans le livre afin de faire à la fois la synthèse de la réflexion autour de ce collectif.

Le livre offre donc un apport certain dans le champ de la socio-anthropologie de la famille et des parcours de vie, même si les contributions sont inégales. On peut toutefois s'interroger sur la pertinence du titre. Pourquoi parler de génération, alors que seulement deux ou trois textes abordent les relations intergénérationnelles ? Pourquoi parler de cycle de vie, alors que les textes font davantage référence aux temporalités, aux parcours de vie, mais plus encore aux mises en récit des sujets ?

Stéphanie GAUDET

Département de sociologie et d'anthropologie
Université d'Ottawa.
sgaudet@uottawa.ca

Jean-Philippe WARREN (dir.), *Une histoire des sexualités au Québec au XX^e siècle*, Montréal, vlb éditeur, 2012, 288 p.

Cet ouvrage ambitieux pallie assurément un manque. Sociologue titulaire de la Chaire d'études sur le Québec à l'Université Concordia, l'auteur a convoqué quelques chercheur-e-s afin de dresser un tableau original de l'évolution des mœurs sexuelles au Québec depuis un peu plus de cent ans. Malgré leurs thématiques parfois très pointues (il s'agit d'un ouvrage collectif ayant apparemment laissé totale autonomie aux auteur-e-s), les douze chapitres se lisent fort bien et nous entraînent dans des domaines encore peu explorés du rapport au corps, à l'intimité et à la censure en terre québécoise. Le discours de l'Église sur la chasteté est le thème commun des trois premiers chapitres, qui nous font notamment entrer dans les communautés religieuses et dans les collèges de garçons de l'époque. Le chapitre suivant, sur les standards de la police responsable de la moralité des jeunes hommes, est particulièrement savoureux. Outre qu'on y découvre combien la prostitution des garçons était répandue dans les années quarante, on y détecte l'émergence de stéréotypes qui auront la vie dure et, déjà, la notion de victime passive, qu'il conviendrait de plaindre, *versus* la victime active, qu'il faudrait corriger. Les chapitres V à VII traitent de la construction de la masculinité à travers le développement de l'identité nationale, la prévention des maladies vénériennes (le nombre de soldats canadiens atteints d'une MTS lors de la Seconde Guerre mondiale était effarant), et la vague naissante du culturisme grâce au pionnier

montréalais en ce domaine, Ben Weider (petit chapitre tout en nuances). Les derniers textes abordent quant à eux la libération sexuelle qui s'amorce dès les années soixante (et même dès les années cinquante avec l'essor des journaux jaunes tant honnis par l'Église) avec la sécularisation du discours, la contre-culture, la libération homosexuelle et un cinéma qui « ose » – mais est-ce vraiment le cas ? s'interroge l'auteure, dans un texte un peu plus ardu que les autres, disons-le.

Bien écrits (ce qui n'est pas toujours le cas dans ce type d'ouvrage), bien structurés, remarquablement bien documentés, étayés de nombreux exemples, voire d'illustrations, tous ces chapitres se lisent avec un vif intérêt. Malgré l'érudition fine des auteur-e-s, voilà un ouvrage des plus accessibles, qui pourra certainement servir de référence aux étudiant-e-s de cégeps et d'universités dans les champs concernés (histoire, sociologie, anthropologie, criminologie, travail social et sexologie en particulier). On y lève le voile sur des aspects souvent cachés, mais combien évocateurs de notre histoire collective, laquelle gagne à être connue pour mieux comprendre notre présent. Une seule critique : j'aurais souhaité en apprendre et en lire plus encore. Le champ à couvrir est si vaste qu'on ne peut que souhaiter un second tome de cette histoire des sexualités québécoises, dont ce volume constitue un premier jalon fort réussi.

Michel DORAIS

*École de service social,
Université Laval.
michel.dorais@svs.ulaval.ca*

Victor-Laurent TREMBLAY, *Être ou ne pas être un homme. La masculinité dans le roman québécois*, Ottawa, David, 2011, 527 p.

Particulièrement ambitieux et bien documenté, cet ouvrage de Victor-Laurent Tremblay, professeur émérite de l'Université Wilfrid-Laurier (Waterloo), cherche à saisir l'évolution de la manière d'être un homme au Québec, plus spécifiquement à travers la représentation qu'en donne le roman depuis les origines. Dans l'ensemble, il s'agit d'un essai stimulant et somme toute séduisant par son mélange d'érudition et de conviction.

Après un premier chapitre théorique qui s'attarde aux fondements anthropologiques du phallocentrisme et à sa représentation imaginaire et symbolique, Tremblay consacre cinq chapitres à autant de « thèmes patriarcaux » : la patrie, la guerre, le sport, le nationalisme et les relations père et fils. Ce découpage permet à la pensée de Tremblay d'épouser le développement chronologique du genre romanesque. Si le chapitre sur la patrie (il couvre le dix-neuvième siècle romanesque) est excellent, malgré certaines analyses trop sommaires pour être utiles (comme celle portant sur *Angéline de Montbrun*), ceux sur la guerre et le sport sont largement descriptifs et s'affranchissent difficilement du lieu commun. Le chapitre sur le nationalisme (daté à partir de *Maria Chapdelaine*) poursuit en quelque sorte le propos de celui sur la patrie, cependant que le dernier chapitre opère d'intéressantes distinctions pour faire valoir l'évolution récente des relations père et fils,